

L. J. F. Delasiauve

LE DOCTEUR

L.-J.-F. DELASIAUVE

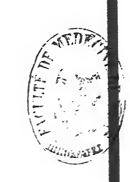
SA VIE — SES ŒUVRES

(1804-1893)

Par le Dr BOURNEVILLE

MÉDECIN DE BICÊTRE

(Section des Enfants)



PARIS

BUREAUX DU *PROGRÈS MÉDICAL*

14, RUE DES CARMES, 14

1894

Le Docteur L.-J.-F. DELASIAUVE

Notre vénéré maître, M. Delasiauve, est mort, le 5 juin 1893, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Delasiauve (Louis-Jean-François) est né le 14 octobre 1804, à Garennes (Eure). Il passa son enfance soit dans ce pays, soit à Ivry-la-Bataille et tout jeune aida son père dans son commerce, ainsi qu'il se plaisait si souvent à le rappeler, car loin de rougir de sa modeste origine, en sa qualité de démocrate convaincu, il s'en faisait, au contraire, honneur et avec raison [1]. Il commença tardivement, à Evreux, ses études classiques qu'il mena vite. Puis il vint à Paris étudier la médecine et passa sa thèse en 1830. (*De quelques propositions de pathologie générale.*)

Il alla s'établir à Ivry-la-Bataille et acquit bientôt une juste renommée, grâce à son dévouement et à ses connaissances scientifiques qu'il trouva toujours le moyen de perfectionner malgré les soucis et les fatigues d'une nombreuse clientèle.

Mais l'exercice de la médecine en province, à la campagne surtout, constituait un champ trop étroit où il lui fût possible d'employer son activité et de mettre plus avantageusement en œuvre ses éminentes facultés intellectuelles. Aussi, dès que les circonstances le lui permirent, s'empressa-t-il de revenir à Paris, c'était

[1] Dans une profession de foi qu'il adressait aux électeurs du département de l'Eure en 1849, il disait : « Sorti du peuple, élevé dans ses rangs, initié à ses besoins, à ses efforts, à ses douleurs, j'ai demandé pour lui, à l'heure où se taisaient tant de voix puissantes, la justice, la lumière, la réhabilitation, l'intelligence; par des études sévères, je me suis mis en état de défendre ses droits et ses intérêts, j'ai voulu m'élever à la hauteur de ce glorieux apostolat... »

vers 1839. Il y conquit de suite un rang honorable en prenant une part active à la rédaction de la *Revue médicale* et de l'*Expérience*. Il en profita pour publier les observations les plus intéressantes qu'il avait pu recueillir durant la première période de sa vie de praticien [1].

A la même époque il fit à l'École pratique un cours libre sur la thérapeutique et la matière médicale. En 1843, il fut nommé au concours (à l'unanimité) médecin résident adjoint de l'hospice de Bicêtre et fut attaché au service de Leuret. A la mort de celui-ci, son service fut divisé en deux sections : celle des épileptiques et des enfants arriérés échut à notre maître. Il en fut heureux, lui qui de longue date portait un si vif intérêt aux questions d'enseignement. De là est sorti son beau *Traité de l'épilepsie* (1854) et son remarquable mémoire : *Des principes qui doivent présider à l'éducation des idiots*. Il quitta Bicêtre en 1864 pour prendre à la Salpêtrière la direction médicale de la 4e section consacrée aux épileptiques et aux idiotes adultes.

Un peu avant la guerre, l'Administration décida la démolition des bâtiments affectés à la 4e section, et pendant près de deux ans M. Delasiauve se trouva sans service. M. Baillarger s'étant retiré, sa section revint à notre maître qui retrouva là, à côté des épileptiques adultes, le service des petites filles idiotes, c'est-à-dire un service tout à fait semblable à celui qu'il avait eu à Bicêtre. Presque chaque année, il profitait de la distribution des prix faite aux enfants pour revenir sur quelques points de leur éducation spéciale, sur la nécessité de leur hospitalisation.

« Ces malheureux, a-t-il dit, ne sont pas seulement pour leur

[1] Nous citerons les mémoires suivants : *Descente tardive du testicule, prise pour une hernie étranglée et opérée*, 1840; — *Empoisonnement par les substances alimentaires altérées spontanément*, 1840; — *Consultation médico-légale sur une aliénation mentale occasionnée par les émanations mercurielles*, 1840; — *Mémoire sur divers cas de furoncles, d'anthrax, pustules malignes*, 1841; — *Mémoire sur divers cas de rétention d'urine*, 1841; — *Mémoire sur divers cas de fractures*, 1841; — *Expériences sur les conjonctives avec la solution concentrée de nitrate d'argent*, 1844; — *Mémoire sur l'extase*, 1842; — *Considérations sur les tempéraments, sur les causes des maladies chroniques, à propos de travaux du Dr Foucault sur le même sujet*, 1842; — *Considérations théoriques sur la folie*, 1843; — *Mém. sur l'angine laryngée œdémateuse; — Examen de diverses critiques de la phrénologie; — Essai de classification des maladies mentales; — Déontologie médicale*, 1846; — *Note sur les fièvres intermittentes pernicieuses*, 1852; — *Notices biographiques sur Foucault, Dupuytren*, etc.

famille une lourde charge, une source de tribulations, quelquefois de ruine; la société souffre elle-même du triste spectacle de leur infortune; ils ne sont pas toujours inoffensifs. Que d'incendies allumés par eux, soit inadvertance ou pour le seul plaisir de voir briller la flamme, de violences, de destruction, même de meurtres accomplis sous l'empire d'impulsions instinctives, ou de concepts avortés? La malfaisance s'en sert aussi comme instrument ».

En 1879, il s'exprimait ainsi : « Initiateurs après nous avoir initiés, on nous a laissés loin en arrière. Des établissements grandioses se sont notamment élevés en Angleterre et aux États-Unis. Il s'agit pour nous, resaisissant la corde, non seulement de marcher à l'unisson de ces nations rivales, mais de les dépasser. Le nombre des infirmes de l'esprit est considérable et réparti dans les moindres lieux. Tous ont droit au secours, au bienfait de l'éducation, et, autant que possible, sur place. On s'en doute peu dans les sphères élevées du pouvoir. Mettre en évidence cette véritable plaie sociale, faire comprendre à nos gouvernants et aux chambres la nécessité de la tarir, telle serait mon ambition. Puisse à cet égard votre adhésion morale me venir en aide! »

« Sur cette simple question de l'amélioration des enfants arriérés, a-t-il dit encore, se cache, en réalité, tout un programme d'enseignement et de pédagogie. »

C'est au concours, et avec des épreuves analogues à celles des médecins du Bureau central, que M. Delasiauve fut nommé médecin de Bicêtre. Un premier concours avait été institué par le Conseil général des hôpitaux et hospices, en 1840, afin de pourvoir aux quatre places de médecins résidents adjoints de Bicêtre et de la Salpêtrière. M. Delasiauve venait de s'installer à Paris. Il avait eu l'occasion de connaître MM. F. Voisin et Falret père, et de causer avec eux des questions concernant le service des aliénés. Il se décida à prendre part à la lutte qui allait s'ouvrir. Les places furent données aux élèves d'Esquirol. Deux ans et demi après, l'un d'eux, Archambault, ayant été nommé médecin en chef à l'asile de Maréville, la place vacante fut mise au concours (octobre et novembre 1843). Sa nomination lui fut notifiée le 22 décembre et il prit possession de son service le 11 janvier 1844. Partisan convaincu du concours, il protesta lorsque Marcé fut nommé directement au poste de médecin créé à la ferme Sainte-Anne, dépendance de Bicêtre. Le ministère de l'intérieur cherchait à mettre la main sur le service des aliénés de la Seine et à l'enlever à l'Assistance publique. Plusieurs des collègues de M. Delasiauve en profitèrent

quelque temps après, pour demander, en ce qui les concernait, l'abrogation de la limite d'âge que leur imposait leur qualité de médecins des hôpitaux. Il refusa d'abord de les suivre, puis céda, vaincu par leurs sollicitations. Il fut ainsi amené à conserver ses fonctions jusqu'en 1879, époque où, sans y être sollicité, il donna sa démission. « C'est une illusion de croire, nous écrivait-il alors, que je puisse m'éterniser dans un titulariat fictif. Moreau et moi nous devons disparaître. La retraite de l'un entraîne forcément la retraite de l'autre. » Le 18 avril 1879, M. Delasiauve fut nommé médecin honoraire des hôpitaux de Paris.

Comme médecin de Bicêtre et de la Salpêtrière, jusqu'à sa retraite, il s'est acquitté de ses fonctions avec la plus rigoureuse exactitude, qualité devenue rare de nos jours. Tout le personnel de ces Maisons, surtout de Bicêtre où il était résident, auquel il prodiguait sans compter et bénévolement ses soins avec une bienveillance constante et un dévouement inépuisable, lui a gardé une profonde reconnaissance. Il s'intéressait vivement à ses élèves, leur inspirait le sentiment des devoirs que leur imposait leur profession, les incitait au travail et se faisait un plaisir de les aider dans l'élaboration de leurs thèses.

M. Delasiauve a été l'un des fondateurs de la *Société médico-psychologique*, dont il fut le président, et a pris à ses travaux une part des plus actives, ainsi qu'en témoigne la belle collection des *Annales médico-psychologiques*. Il fut aussi l'un des dix-neuf fondateurs de la *Société d'anthropologie* (1859), participa souvent aux discussions de cette Société et en fut le président. On trouve encore des marques de son activité dans les *Bulletins de la Société médicale des Hôpitaux* [1] et de la *Société de médecine de Paris*.

[1] Voici la liste de ses principales communications à cette Société : *Tumeurs multiples disposées symétriquement sur les deux côtés du corps* (27 février 1861); — *Confusion mentale*, illusions et hallucinations incohérentes dues à l'abus invétéré de l'opium, du haschich, et des alcooliques (29 juin 1862); — *Gangrène du cerveau* (p. 104, t. I, 1850); — *Observation de calcul volumineux du sein gauche* ayant déterminé la fonte purulente de cet organe et la communication du foyer avec la cavité abdominale et l'intestin grêle (p. 168, t. I, 1850); — *Degré particulier du delirium tremens* (p. 310, t. I, 1850); — *Compression de la moelle épinière par une tumeur osseuse* (p. 354, t. I, 1850); — *Fungus de la dure-mère* (p. 314, t. II, 1850); — *Délire de persécution* (23 juillet 1880); — *Note sur les phénomènes nerveux du goitre exophthalmique* p. 292, 1874), etc.

En M. Delasiauve, le publiciste ne fut pas moins fécond que le membre des Sociétés scientifiques. Outre les journaux dont nous avons parlé, il a collaboré activement à la *Gazette hebdomadaire*, de 1854 à 1860, année où il fonda le *Journal de médecine mentale*, dont tous les articles sortaient de sa plume ou étaient soigneusement revus par lui. Ces articles, réunis, formeraient des traités complets de psychologie, de pathologie, de médecine légale et de thérapeutique des maladies mentales. Mentionnons d'une façon spéciale sa *Classification des maladies mentales*, ses travaux sur la *Stupidité* et la *Confusion mentale* et sur leurs variétés : ordinaire, épileptique, hystérique, toxique ou consécutive aux fièvres graves; enfin son memoire sur les *pseudo-monomanies* ou *délire partiel diffus*, dont la réalité paraît devoir être maintenant reconnue, sous le nom d'idées obsédantes ou d'obsessions conscientes.

Après la guerre de 1870-1871, il ne reprit plus la publication de son journal et c'est au *Progrès médical* et aux *Archives de Neurologie* qu'il a donné ses derniers travaux.

Ce n'est pas tout. Pour être complet, nous devons rappeler que M. Delasiauve s'est sans cesse préoccupé des questions politiques et sociales ; qu'il joua un rôle actif dans les élections législatives (1848-1889) et municipales (1871-1890) ; qu'il dut à sa situation scientifique et à ses relations d'échapper à la proscription de l'Empire, dont il fut un des adversaires irréconciliables et dont, plus tard, il sut refuser dignement les faveurs. Comme on le verra plus loin, nombreuses sont ses publications sur les questions politiques à l'ordre du jour, sur l'enseignement de la médecine, sur l'Assistance publique. On peut le considérer à juste titre comme l'un des écrivains qui ont le mieux mis en relief l'importance, au point de vue social, de la médecine et du médecin.

Par ses travaux en psychiatrie, M. Delasiauve s'était créé une place des plus enviables parmi cette brillante pléiade d'aliénistes qui a succédé à Pinel, Esquirol, Ferrus, Bayle, Falret père, F. Voisin, et qui se composait entre autres de Baillarger, Calmeil, Leuret, Lélut, Moreau (de Tours), Morel, Parchappe, Renaudin et Trélat.

Par l'élégance de son style, l'harmonie de sa phrase, le choix des expressions, il méritait cette appréciation que nous avons entendu formuler par Axenfeld : « De tous les médecins contemporains, disait-il, celui qui écrit le mieux, c'est Delasiauve. »

Par son dévouement aux malheureux, par ses efforts incessants pour amener dans l'organisation de l'Assistance publique, non seulement à Paris mais dans tout le pays, des réformes radicales destinées à remédier aux abus, à apporter des secours prompts et efficaces à ceux que la maladie ou la misère obligent à faire appel à la solidarité sociale [1] ; par son ardeur, qui ne s'est jamais démentie, à réclamer la diffusion de l'enseignement primaire, à mettre l'enseignement de la médecine plus en harmonie avec les besoins des étudiants et avec les progrès de la science ; par sa participation à toutes les luttes politiques en faveur de la Liberté, notre vénéré Maître mérite l'hommage et la reconnaissance de tous ceux qui ont au cœur l'honneur de la Patrie et de la République.

BOURNEVILLE.

Voici la liste des autres travaux de M. Delasiauve :

Discours prononcé le 10 juin 1838, à l'occasion de la distribution des prix de l'école primaire de Garennes (Eure) ; — *Lettre à MM. les pairs, à l'occasion de la condamnation de Mme Lafarge, en collaboration avec G. Gallet*, 1841 ; — *De l'extase* (Recueil de l'Eure, 1842); — *De l'organisation médicale en France sous le triple rapport de la pratique, des établissements de bienfaisance et de l'enseignement*, 1843; — *Agrégation : Lettre à M. le Directeur de la* Revue Médicale, 1844 ; — *Rapport à la Société de médecine de Paris sur les questions proposées dans les séances du Congrès médical de 1845*, 1845 ; — *Du projet de loi sur l'exercice de l'enseignement de la médecine*, 1847 ; — *La République, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être*, 1849 ; — *Nature et degré de l'enseignement primaire*, 1849 ; — *Un an de révolution ou la situation politique et sociale*, 1849 ; — *De l'enseignement clinique dans les hôpitaux*, 1858; — *De l'hallucination au point de vue pathologique* (*Rev. des spécialités*, 1856) ; — *De la création d'asiles communaux pour le traitement des aliénés. D'un mode simple rationnel et efficace d'assistance pour les malheureux*, 1865 ; — *Ecole de la Salpêtrière pour les enfants malades, infirmes et arriérées de la 5e division. Distribution solennelle des prix*, 1872 ; — *Confusion poli-*

[1] Dès 1843, dans son beau livre sur l'*Organisation médicale en France*, il réclamait en termes éloquents la création d'hôpitaux dans les petites villes et dans les campagnes : « Les établissements dont nous souhaiterions qu'on dotât les campagnes, écrivait-il, devraient réunir le triple caractère d'*hôpitaux*, d'*hospices* et de *dispensaires*. » Il y a de cela bientôt un demi-siècle et cette organisation, qu'il précise si nettement, n'est pas commencée !

tique, dangers, causes, remède, 1873 ; — *La solution du problème gouvernemental*, 1874 ; — *Du double caractère des phénomènes psychiques*, 1877 ; — *De la clinique à domicile et de l'enseignement qui s'y rattache dans ses rapports avec l'assistance publique*, 1877 ; — *Classification des maladies mentales ayant pour double base la psychologie et la clinique*, 1877 ; — *Distribution des prix à l'école des enfants idiotes épileptiques de la Salpêtrière, discours*, 1878, 1879 ; — *Le scrutin de liste devant la Chambre des députés*, 1881 ; — *Discussion à propos d'une prétendue monomanie religieuse*, 1882 ; — *Du double caractère des phénomènes psychiques*, 1877 ; — *De l'enseignement médical*, lettre à M. J. Duval, 1868; — *D'une forme mal décrite de délire consécutif à l'épilepsie*, 1852 ; — *Diagnostic différentiel du délirium tremens* (*Rev. méd.*, 1851 ; — *Du diagnostic différentiel de la lypémanie* (*Annales médico-psychologiques*, 1851) ; — *Classification et diagnostic différentiel de la paralysie générale ;* Paris, 1852 (*Annales médico-psychologiques*) ; — *Examen des critiques adressées à la phrénologie*, 1843 ; — *Lettres sur le suicide* (*L'observation*) ; — *De la mélancolie avec stupeur : stupidité.* Réponse à M. Baillarger (*Revue médicale*, 1853); — *Conséquences de l'épilepsie* (*Annales méd. psych.*, 1854, p. 86).

Nous avons enfin relevé dans la *Gazette hebdomadaire* la liste des principaux articles de M. Delasiauve :

D'une forme grave de delirium tremens, 1852 ; — *Lettres sur le suicide ;* — *Des pseudo-monomanies ou folies partielles diffuses*, 1859 ; — *Rapport du Comité administratif de l'œuvre de patronage de la Salpêtrière et de Bicêtre*, 1854 ; — *Rapport à l'assistance publique au nom du Comité des médecins des hôpitaux*, 1846 ; — *De la monomanie au point de vue psychologique et légal*, 1853 ; — *Rapport sur l'épilepsie* (id. 1858, p. 774); — *Vice du langage psychologique* (id. 1858, p. 161) ; — *La Société médico-psychologique ; ses phases et ses travaux* (1858, p. 161, 585); — *Effet de l'opium* (1859, p. 238); — *Sur la monomanie* (1859, p. 285); — *Des tumeurs sanguines de l'oreille* (1859, p. 306, 322, 450); — *Traitement de l'Idiotie* (1859, p. 161, 199, 225, 241); — *Noyau d'abricot introduit dans le larynx* (1859, p. 648); — *Des principales sources d'indications thérapeutiques dans l'épilepsie*, 1854, p. 204 ; — *Manie des prêches et lectures dans le Lappmarck*, 1854, p. 1069; — *Effets de la strychnine*, 1855, p. 423; — *Traitement de l'idiotie*, 1855, p. 524 ; — *Sur les pressentiments*, 1856, p. 489; — *Tuyau de pipe introduit dans le larynx pendant un accès d'épilepsie*, 1856, p. 239;

— *Délire consécutif à l'épilepsie*, 1854, p. 546; — *Folie au Bengale*, 1857, p. 585; — *Sur les sectateurs de Piseld*, 1857, p. 225; — *Accidents produits par la térébenthine*, 1858, p. 659; — *De la monomanie*, 1858, p. 585; — *Empoisonnement par l'opium*, 1858, p. 500; — *Délire aigu*; *iodisme* (?); — *Démence paralytique*; *influence des vapeurs de sulfure de carbone*, 1860, p. 445; — *Sur les hallucinations* (*Ibid.*, p. 666), etc.

Les obsèques de notre vénéré maître ont eu lieu le 7 juin à midi. Le deuil était conduit par MM. Ludovic Guignard et Georges Guignard ses petits-neveux, par M. Bobin, chef de bureau au Ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et M. le Dr Bihorel, ses cousins issus de germain. Nous avons remarqué dans l'assistance M. Léon Grouy, représentant M. le directeur de l'Assistance publique; MM. les Drs Falret, Magnan, Reliquet, Laborde, Christian, Laboulbène, J. Voisin, Ch. Féré, A. Voisin, Charpentier, Semelaigne père, Mottet, Ritti, René Semelaigne, Perrin, Durozier, Deffaux; MM. Ad. Carnot, président de la *Société d'enseignement élémentaire*, Remoiville, ancien député, Salmon, président de la *Société d'Anthropologie*, Pujol, le Dr Ch. Letourneau, le Dr Manouvrier, le Dr Loiseau, le Dr Dureau, Mlle Nicolle, M. Sauton, le Dr Moissenet, le Dr Pinel, le Dr Bouchereau, le Dr Dubuc, le Dr de Beurmann; MM. Deschamps, E. Duval, le Dr Collineau, J. Vinot, Le Bas, H. Durand, Le Pargneux, Maupas, Picard, Jules Hénissart, etc. Une délégation de surveillantes de la Salpêtrière entourait le corbillard.

Après la cérémonie religieuse le corps a été transporté dans la cour du presbytère où des discours ont été prononcés; par M. le Dr Jules Falret, au nom des médecins aliénistes de la Seine; par M le Dr Christian, au nom de la Société médico-psychologique; par M. le Dr Semelaigne, au nom des anciens élèves du Maître; par M. le Dr Laborde, au nom de la Société d'anthropologie; par M. le Dr Isambard, député de l'Eure, au nom de l'Association amicale des républicains de l'Eure, habitant Paris. Après les discours, le corps a été transporté à la gare Saint-Lazare, l'inhumation devant avoir lieu à Garennes (Eure), pays de naissance de M. Delasiauve, selon le désir qu'il avait exprimé à Mme Guignard, sa nièce, respectueuse de ses dernières volontés.

Voici le discours prononcé par M. le Dr Falret, médecin de la Salpêtrière :

Messieurs,

Au nom des médecins des asiles d'aliénés de la Seine, je viens aujourd'hui rendre un dernier hommage et exprimer les vifs regrets que nous ressentons à l'occasion de la mort d'un collègue aimé et respecté, notre doyen à tous, qui vient de succomber à la fin d'une longue carrière, honorablement remplie, ne laissant parmi nous que des amis.

C'est une grande perte pour la médecine mentale, qui vient s'ajouter à toutes celles que nous avons déjà éprouvées. Après Baillarger et Benjamin Ball, dont nous déplorons tous la perte récente, voici notre excellent collègue et maître, le Dr Delasiauve, qui disparaît à son tour, l'un des vétérans de notre science spéciale, l'un des derniers survivants de cette nombreuse phalange de médecins spécialistes, élèves de nos grands maîtres, Pinel et Esquirol, qui ont tous succombé successivement : Ferrus, Parchappe, mon père, Félix Voisin, Mitivié, Trélat, Moreau de Tours, Baillarger, Morel, etc., etc., noms célèbres qui ont illustré la médecine mentale française au xixe siècle, et dont les travaux importants laisseront une trace profonde et durable dans l'histoire de notre science spéciale.

Le Dr Delasiauve est né en 1804, à Ivry-la-Bataille, dans le département de l'Eure. Après de sérieuses études médicales, il ne s'était pas d'abord destiné à notre spécialité. Reçu docteur en 1830, il exerça la médecine pratique dans son pays, pendant un certain nombre d'années, et ce n'est que vers 1843, qu'il se décida à abandonner son pays, où il avait pourtant réussi à se créer une clientèle, pour venir se fixer à Paris et y parcourir la carrière des concours.

A cette époque, après un premier concours pour quatre places de médecins-adjoints des asiles de Bicêtre et de la Salpêtrière, à la suite duquel furent nommés MM. Baillarger, Trélat, Moreau de Tours et Archambault, un second concours fut ouvert, et après de brillantes épreuves, M. le Dr Delasiauve fut nommé médecin-adjoint à l'hospice de Bicêtre.

A partir de ce moment, son avenir fut définitivement fixé. Il partagea dès lors sa vie entre son service de Bicêtre, où il se livra à des études sérieuses sur les diverses branches de la pathologie

mentale et ses travaux sur l'organisation médicale, l'éducation populaire et la politique, à laquelle il fut toujours mêlé de la façon la plus active.

Il publia alors son livre sur l'*Organisation de la médecine en France*, travail auquel il attachait une grande importance, et qu'il défendit avec chaleur au Congrès médical de 1845. Avec Baillarger, Cerise et Moreau de Tours, il participa à la même époque, à la fondation des *Annales médico-psychologiques*, et avec mon père à la création de la Société de patronage pour les aliénés convalescents, dont il est resté l'un des membres les plus actifs jusqu'à sa mort.

En 1848, il se lança, avec une ardeur toute juvénile, dans la politique contemporaine et collabora à plusieurs journaux républicains, sans négliger cependant ses travaux sur la médecine mentale, l'épilepsie et l'éducation des idiots, dont il avait la direction médicale et pédagogique à l'hospice de Bicêtre et qu'il continua plus tard à la Salpêtrière. En 1852, il fut l'un des fondateurs de la Société médico-psychologique, dont il devint plus tard président; et pendant toute sa vie, il prit part à toutes les discussions importantes qui eurent lieu dans cette Société, sur la *paralysie générale*, la *monomanie au point de vue légal*, la *responsabilité partielle*, les *divers modes d'assistance pour les aliénés*, etc., etc., avec cette exubérance de parole, cet amour de la discussion et cette vigueur pour la défense de ses idées, qui le caractérisaient au plus haut degré.

Mais, après son traité classique sur l'*Épilepsie et son traitement*, son œuvre principale est son *Journal de médecine mentale*, qu'il dirigea seul et à ses frais, pendant dix années consécutives et où il a exposé, avec les plus grands développements, ses idées personnelles sur la pathologie mentale et la médecine légale des aliénés, tout en discutant avec énergie, mais toujours avec modération dans la forme, les opinions de ses adversaires.

C'est dans ce recueil important et dans les *Annales médico-psychologiques*, qu'il a déposé les résultats du travail incessant de toute sa vie, et en particulier ses idées personnelles *sur la monomanie* et la *pseudo-monomanie*, auxquelles il attachait une grande valeur, quoiqu'elles n'aient pas pu obtenir l'assentiment général, et qu'elles se ressentent trop des tendances purement psychologiques qui dominaient alors la médecine mentale.

Son ardeur pour la science à laquelle il avait consacré son existence, ainsi que pour l'organisation médicale, l'éducation popu-

laire et l'éducation spéciale des idiots, qui le préoccupaient incessamment, ont été les passions dominantes de sa vie.

Travailleur infatigable, lutteur passionné, orateur disert et abondant, toujours prêt à la discussion et à la réplique, écrivain distingué et fécond, penseur original, mais trop souvent dominé par des idées chimériques et irréalisables, il a offert, pendant toute sa vie, cet étonnant contraste d'un esprit porté à la lutte, à l'opposition et à la controverse, toujours enclin à contester les idées généralement acceptées, et en même temps, d'un cœur aimant et bienveillant, disposé à l'indulgence et à l'optimisme, inspirant la sympathie et l'affection à tous ceux qui se trouvaient en rapport avec lui et animé d'un profond amour de l'humanité.

Après une vie si longue et si laborieuse, il s'est éteint lentement et successivement, conservant cependant jusqu'à la fin sa lucidité d'esprit, et nous laissant, comme héritage, le salutaire exemple d'un labeur continu et productif, dans le domaine de la science spéciale qu'il a cultivée, en même temps que celui d'une existence de dévouement et d'honnêteté sans tache, animée par le plus pur amour de l'humanité et par les aspirations les plus élevées pour les progrès incessants de l'espèce humaine.

Puis, M. le D[r] Christian a parlé ainsi au nom de la *Société médico-psychologique :*

Messieurs,

C'est une belle et noble figure qui vient de disparaître. A l'âge auquel était arrivé M. Delasiauve, — âge que bien peu d'entre nous peuvent espérer d'atteindre, — la fin devait sonner. Notre maître a quitté la vie, comme le travailleur, qui, à la tombée de la nuit, abandonne son ouvrage, et va prendre son repos. Et cependant, il y a quelques jours à peine, nous le voyions plein de vie à nos séances, et nous ne pouvions penser que la séparation fût si proche.

Si longue qu'ait été l'existence de M. Delasiauve, elle a été d'une admirable unité. Arrivé au terme de sa course, il pouvait avec orgueil regarder en arrière, et se rendre ce témoignage que jamais il n'avait transigé avec les principes dont il s'était fait, dès sa jeunesse, le défenseur ardent et convaincu. Libéral il était en 1830, à son entrée dans la carrière : libéral il est resté jusqu'à son dernier souffle. S'il a eu la joie de voir triompher les idées qui lui étaient

chères, il pouvait se dire qu'à ces idées il était toujours resté fidèle, qu'il n'avait jamais désespéré d'elles, même aux heures sombres où elles semblaient à jamais compromises.

Né en 1804, dans le département de l'Eure, M. Delasiauve fut reçu docteur en 1830. Il aimait à raconter que la soutenance de sa thèse devait avoir lieu le jour même où la révolution éclatait dans Paris. Il prit aisément son parti d'un retard de quelques jours, et bientôt il allait s'établir dans son pays natal. Pendant huit ans, il y mena la vie si rude et si méritante de médecin de campagne. Mais les soins à donner à ses malades n'étaient pas pour lui une tâche suffisante. Les questions qui aujourd'hui tiennent le premier rang dans nos préoccupations, les questions d'assistance, d'instruction publique, l'avaient passionné à une époque où elles éveillaient à peine l'attention de quelques hommes d'élite. Il avait cherché des solutions, imaginé des réformes; jamais il ne laissa passer une occasion de les discuter au grand jour de la publicité. Nous verrons peut-être s'élever les hôpitaux cantonaux qu'il avait rêvés : ce ne sera que justice alors d'y rattacher le nom de M. Delasiauve.

En 1841, M. Delasiauve se décida à quitter la province; il vint se fixer à Paris. Bientôt il était nommé, au concours, médecin de Bicêtre. Dès lors, sa carrière se trouva définitivement tracée, et toute son activité scientifique se porta sur la pathologie mentale. Placé à la tête d'un service d'enfants idiots et épileptiques, il étudia spécialement l'épilepsie, et lui consacra un livre qui est resté longtemps classique. Arrivé à une époque où les questions de classification jouaient un rôle important, il fit, lui aussi, un essai de classification, qu'il défendit avec l'ardeur entraînante qu'il mettait en toutes choses. Nous l'avons entendu au Congrès de 1889; il y venait exposer avec une verve toute juvénile, qu'aucun échec n'avait lassée, les bases de cette classification qui lui était chère, et que depuis près d'un demi-siècle il avait vaillamment défendue. Seul il n'avait pas varié; seul il paraissait surpris de parler une langue que son auditoire ne comprenait plus.

Rappellerai-je ses études sur la stupeur, sur les pseudo-monomanies, son *Journal de médecine mentale* qu'il a rédigé presque seul pendant une dizaine d'années et qui ne fut interrompu qu'en 1870! Tous ces travaux sont connus et suffiraient à lui assurer une place parmi les maîtres.

Mais ce n'était pas assez pour lui : il faisait des cours à l'Ecole

pratique, il gardait la clientèle des pauvres de son arrondissement. Et son service d'hôpital, comme il s'y intéressait, comme il s'y donnait tout entier! L'un des premiers, il s'est occupé de l'éducation des enfants arriérés et idiots. En lisant les pages que le sujet lui a inspirées, on se demandera ce qu'il faut admirer le plus, de l'ingéniosité des moyens qu'il mettait en œuvre, ou de l'exquise bonté de cœur qui lui dictait ses inspirations.

M. Delasiauve a parcouru une vie exceptionnellement longue. Son existence a toujours été simple et modeste. Dédaigneux des honneurs il n'a cherché sa récompense que dans la joie du devoir accompli. Ceux qui ont vécu dans son intimité ont pu seuls apprécier toute l'étendue de ses qualités, toute la délicatesse de son cœur, toute l'élévation de son âme. Mais tous ceux qui l'ont approché, tous ceux qui l'ont vu dans les sociétés savantes auxquelles il est resté fidèle jusqu'à la dernière heure, peuvent dire que c'était, dans toute l'acception du mot, un homme de bien.

La Société médico-psychologique adresse un suprême adieu au Maître qui a été un de ses membres fondateurs et un de ses anciens présidents. Elle conservera pieusement la mémoire de M. Delasiauve; son nom sera toujours prononcé avec respect!

M. le Dr Semelaigne a prononcé ensuite le discours suivant, au nom des anciens élèves de M. Delasiauve :

Mesdames, Messieurs,

Ils s'en vont, nos vieux maîtres! De la forte génération qui put voir encore Pinel et Esquirol, il ne restait plus, avec le vénérable M. Calmeil, que M. Delasiauve dont la robuste santé semblait inébranlable. Et voilà, qu'après quelques jours de maladie, il vient de s'éteindre, à quatre-vingt-neuf ans, conservant jusqu'à la fin la plus grande partie de ses forces intellectuelles et toute la chaleur de son cœur, épuisant jusqu'au dernier instant les pensées de toute sa vie. M. Delasiauve est mort préoccupé d'idées de progrès et d'amélioration sociale.

Quelques mots suffisent à faire connaître le savant, le médecin et l'homme au cœur généreux que nous avons aimé.

D'abord médecin de campagne, à Ivry-la-Bataille, pendant une douzaine d'années, M. Delasiauve y acquit rapidement une réputa-

tion des plus enviables. Son activité sans bornes, son dévouement infatigable, sa bienveillance et sa charité lui valurent bientôt une vaste clientèle et son beureuse pratique justifiait la confiance des malades. Mais, si absorbants qu'ils fussent, les soins de cette clientèle ne suffisaient pas à remplir la vie de M. Delasiauve. Membre, dès 1833, de la délégation cantonale, il prit sa mission au sérieux, et s'éprit d'une véritable passion qui ne le quitta plus pour les questions d'instruction et de pédagogie. C'est en s'appuyant sur l'expérience acquise en ces modestes fonctions de délégué cantonal, que M. Delasiauve proposait, il y a bientôt cinquante ans, aux divers degrés de l'enseignement public, des réformes qui commencent seulement aujourd'hui à se réaliser.

Il n'est que juste de rappeler qu'il en fut un des premiers promoteurs, comme aussi de la création des hospices cantonaux et de l'organisation médicale dans les campagnes qu'il réclamait dès 1865, devançant de bien loin l'action des pouvoirs publics.

Quel que soit le mérite des travaux de M. Delasiauve, relatifs à l'enseignement et à l'assistance publique, c'est surtout comme médecin qu'il est connu. Conscient de sa valeur, malgré sa modestie, il sentait que dans un autre milieu qu'Ivry-la-Bataille et dans d'autres conditions, son intelligence se déploierait plus à l'aise et s'affirmerait plus utilement. Paris l'appelait. En 1843, après un brillant concours, il était nommé médecin de Bicêtre. A partir de cette époque, il marquait sa place dans la science mentale par des travaux considérables. Il serait trop long de les énumérer, et ce n'en est pas ici le lieu. Un des plus importants, couronné par l'Institut, est son *Traité de l'épilepsie*, monographie complète et saisissante dans l'exposé des symptômes de cette terrible névrose. Dans un recueil arrêté au dixième volume, le *Journal de médecine mentale*, fondé par lui et dont il fut le principal rédacteur, M. Delasiauve s'est montré un écrivain des plus distingués, avec sa forme particulière, son originalité propre servie par un style correct, clair et précis. C'est là qu'on trouve exposée sa classification des maladies mentales, si remarquable de logique et de simplicité.

A Bicêtre d'abord, M. Delasiauve s'occupa principalement de recherches sur l'éducation des idiots. Non sans peine, il obtint quelques améliorations dans ce service des idiots, aujourd'hui magnifiquement installé et dirigé par une volonté énergique. Plus tard, la Salpêtrière fut une autre étape de sa carrière, où tous les

jours, comme à Bicêtre, il consacra de longues heures à la classe des idiots et des enfants arriérés. Il aimait à suivre les exercices de ces enfants, les interrogeait lui-même. Educateur né, il était aussi habile à saisir le moindre éclair d'intelligence, qu'heureux d'en tirer parti. Le fait est que chez ces déshérités du sort, on obtient par des méthodes appropriées, plus qu'on aurait pensé ou espéré au début.

Eh bien, après tant de services et plus de quarante ans consacrés au soulagement des malheureux, dans les deux grands asiles de Bicêtre et de la Salpêtrière, aucun signe de distinction n'est venu montrer qu'on tînt compte à M. Delasiauve de son dévouement, de son abnégation et de tout le bien qu'il faisait si simplement.

Appartenant à différentes sociétés savantes, M. Delasiauve avait une prédilection bien naturelle pour la Société médico-psychologique. Il en était un des membres fondateurs; il l'avait vue naître et grandir, il en avait présidé les séances. Plus qu'ailleurs, il s'y sentait chez lui, on l'y écoutait avec attention et déférence. Ses mœurs simples, ses relations agréables et sûres, faisaient que là, comme ailleurs, il n'avait que des amis.

D'autres plus compétents étudieront sous d'autres faces cet esprit d'élite; pour moi, je n'ai voulu qu'esquisser rapidement la vie de M. Delasiauve, véritable vie de bénédictin, toute entière remplie par le travail et la pratique du bien, et rappeler que chez M. Delasiauve le cœur était au moins à la hauteur de l'intelligence!

Encore un mot. C'est au nom des anciens élèves de M. Delasiauve que j'ai apporté ici, en face de son cercueil, le juste tribut de sympathie et de reconnaissance que nous devions à sa mémoire. Au nom de tous, adieu, cher et vénéré Maître.

Au nom de la *Société d'anthropologie* le discours suivant a été prononcé par M. le Dr Laborde :

Messieurs,

Après les nombreux et si justes hommages qui viennent d'être rendus au grand médecin spécialiste, au savant, au penseur et à l'écrivain, à l'homme de bien, il semble qu'il n'y ait plus aucun titre à ajouter à tous ceux qui viennent d'être énumérés et loués en Delasiauve.

Eh bien! il en revendique encore un, qui n'est pas de moindre mérite et au nom duquel je viens saluer sa vénérée mémoire :

celui d'anthropologue et de membre de la *Société d'anthropologie*, une des sociétés qui ont honoré et honorent le plus la science française, à la fondation de laquelle il participa, et qu'il a suivie et servie jusqu'à son dernier souffle.

Lorsqu'en 1859-60 notre illustre et regretté Broca animait de son souffle puissant et créateur quelques-uns de ses collègues et amis qu'il associait à son œuvre pour la fondation d'une science nouvelle, et d'une société destinée à en poursuivre et favoriser l'étude et le développement, il trouva en Delasiauve un esprit naturellement ouvert et préparé à cette collaboration.

Ils venaient, du reste, de se rencontrer sur le fécond et vaste champ d'étude de Bicêtre, où Delasiauve avait déjà jeté les bases de sa renommée, et de ses remarquables travaux sur l'épilepsie et l'idiotie, dont je vois à mes côtés le continuateur, dans un de ses plus dignes élèves, le Dr Bourneville (qu'il est profondément regrettable de ne pas entendre ici nous parler du Maître, dont personne n'a plus que lui pu pénétrer les intimités) ; et où Broca préludait à ses mémorables découvertes, notamment à celle de la localisation de la fonction du langage articulé.

Delasiauve fut donc l'un des dix-neuf fondateurs de la Société d'anthropologie, et il en restait naguère le quatrième survivant, avec Brown-Séquard, Verneuil et Dareste.

Dans le milieu et sur le terrain scientifiques nouveaux, qui ouvraient les larges horizons à l'histoire naturelle de l'homme, Delasiauve trouva et ne manqua pas de saisir l'occasion favorable de déployer l'infatigable activité de son esprit, et il apporta dans toutes les questions et discussions pendantes, avec les inépuisables ressources de sa dialectique, l'appui de sa grande expérience et de sa compétence.

Il suffit de parcourir le *Bulletin* de la Société, depuis le début jusqu'en ces dernières années, pour rencontrer partout, presque à chaque page, les traces et les témoignages de cette intervention toujours féconde, qui pendant vingt-cinq ans, n'a pas cessé d'être sur la brèche : une simple énumération des sujets où elle s'est produite, donnera une idée de sa multiplicité et de son importance.

La *perfectibilité des races*, une des premières questions traitées et discutées à la société naissante, dont elle s'occupa durant près d'une année, et à laquelle Delasiauve apporta des éclaircissements nouveaux et imprévus, puisés dans l'observation ethnologique de son pays ;

— le volume et la forme du cerveau ; *— le poids du cerveau des microcéphales* (1859-60 et 1875) ; — le *poids des hémisphères cérébraux* ; *— sur un crâne parisien déformé* ; *— sur l'homme et les animaux* ; *— sur le siège des phénomènes intellectuels* ; *— sur la criminalité* ; *— sur la déformation toulousaine* ; *— L'acclimatement des Européens en Algérie* ; *— la natalité dans les différentes classes de la société* ; *— sur la vision de la série des nombres* ; *— le suicide* ; *— la dégénérescence humaine* ; *— sur un cas de nanisme* ; *— le crétin de Batignolles.*

Il était, comme on le sait, fidèlement attaché à la Société et à ses travaux, et il ne manquait pas une de ses séances bimensuelles, sans compter celles de son comité d'administration, dont il faisait depuis longtemps partie.

Quelques jours avant de s'éteindre, il gravissait encore avec cette ardeur juvénile qui a été, jusqu'au dernier jour, le privilège de ses quatre-vingt-neuf ans, les hauts et pénibles étages du musée Dupuytren, pour venir s'asseoir à sa place accoutumée, au milieu de nous; et nous recueillions, comme toujours, son aimable sourire et sa franche et sincère poignée de main qui, pour moi personnellement — il me sera permis de le rappeler ici — avait une signification particulière, car elle me disait, et le regard du beau vieillard accusait cette pensée :

« A vous, qui avez apprécié mon inébranlable fidélité à des convictions que vous partagez et qui lui avez rendu justice, cette étreinte vous dit toute ma sympathie et toute mon estime. »

Vous voudrez bien permettre, Messieurs, à un des élèves, qui s'honore d'avoir recueilli du Maître la haute leçon et l'exemple d'indépendance civique qui fut un de ses plus grands mérites, de se montrer fier de cette estime et de cette sympathie, et de l'en remercier sur cette tombe, qui n'emporte pas seulement le savant, le penseur, l'écrivain et le philanthrope, mais de plus — ce qui est rare en notre temps — un caractère.

Au nom de la *Société d'anthropologie,* je salue de ses hommages respectueux et reconnaissants, la mémoire du Dr Delasiauve.

M. le Dr Isambard, député de l'Eure, s'est exprimé ainsi qu'il suit, au nom des républicains du département de l'Eure :

Messieurs,

Les compatriotes de M. Delasiauve ont voulu qu'une voix appartenant au département de l'Eure lui adressât un dernier adieu. C'est ce pieux devoir que je viens remplir.

On vous a dit ce qu'avait été le savant, ce qu'avait été le praticien, le bien qu'il avait fait dans ce Ve arrondissement, où il a passé la plus grande partie de son existence. C'est du citoyen que je voudrais vous dire un mot.

Quelque absorbé qu'il fût par ses travaux, M. Delasiauve ne s'est jamais désintéressé des affaires de son pays. Dès sa jeunesse, il a eu le culte de la liberté et l'amour de la République. En 1830, il faisait partie du groupe libéral qui en entrevoyait l'avènement avec les Hippolyte Carnot et les Charton dont il était l'ami intime. Il a vu son rêve réalisé en 1848, quand notre grand compatriote Dupont de l'Eure devint le président du gouvernement provisoire.

La science le consola de l'Empire.

Il était appelé à revoir la République s'établir une troisième fois dans notre pays et il a eu la grande consolation de vivre assez longtemps pour avoir la certitude qu'elle y était cette fois définitivement fondée.

Sans doute elle n'a pas encore exécuté toutes les réformes conçues et réclamées par ce vaillant esprit, particulièrement dans des travaux remarquables sur les questions d'enseignement et d'instruction populaire. Mais déjà les progrès accomplis par notre démocratie sont considérables dans la voie que M. Delasiauve avait depuis longtemps indiquée.

Il était resté jeune et enjoué, malgré ses quatre-vingt-neuf ans, il aimait la fréquentation des jeunes, il leur prodiguait volontiers des conseils toujours écoutés.

Il est l'un des fondateurs de cette Association des républicains de l'Eure, où sa perte sera vivement ressentie. Il était l'un des hôtes assidus de ses réunions mensuelles, il avait trouvé là le moyen de satisfaire trois passions qui, avec la science, s'étaient partagé sa vie : l'amour de la jeunesse, l'amour de la République et l'amour de ce département qui va recevoir et qui conservera pieusement sa dépouille mortelle [1].

[1] La notice biographique et les discours qui l'accompagnent, ont paru dans le n° 77 des *Archives de Neurologie* (juillet 1893).

Le lendemain de cette cérémonie, les restes de notre vénéré Maître ont été transportés, par les soins de sa famille, Mme Guignard, sa nièce, et ses fils, dans son pays natal, à Garennes, dans le département de l'Eure.

Au mois de décembre dernier, sur notre demande, M. Peyron, directeur de l'Administration générale de l'assistance publique, a fait donner à l'un des pavillons de la section des enfants nerveux et arriérés de Bicêtre, le nom de M. Delasiauve. La même mesure a été prise le 18 janvier dernier pour la grande salle des enfants arriérés de la Salpêtrière, à la demande de M. Le Bas et de M. le docteur J. Voisin. Nous remercions bien vivement M. Peyron du double hommage qu'il a rendu à la mémoire de notre vénéré Maître.

B.

24 février 1894.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY